

Ethnographie

Autor(en): **Jaccard, Henri A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **(Der) Schweizer Geograph = (Le) géographe suisse**

Band (Jahr): **13 (1936)**

Heft 4

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-11554>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

auch auf Spornen beobachtet werden, was wir mit Hilfe von Rauchfahnen bei den Beob.-Punkten 1—5 nachweisen konnten. Es erfolgte tatsächlich ein radial gerichtetes Ausströmen der Luft vom Berg in die Talebenen ringsum, so dass wir also am Ostende des Brühlberges einen leichtern westlichen Luftzug, am Westende einen Ostzug, am Südhang einen Nordzug und am Nordhang einen Südzug wahrnehmen können. Die schweren, kühlen Luftteilchen konzentrieren sich naturgemäss beim Niedergleiten auf die Mulden, so dass dort also die Abkühlung der bodennahen Luftschicht am grössten ist.

Die « Bergwinde » am Mittellandhügel Brühlberg erreichten etwa die Stärke $1\frac{1}{2}$ der 10teiligen Windskala, d. h. Blätter an Bäumen wurden kaum etwas bewegt, während aber die Rauchfahne deutlich aus der Vertikalen abgelenkt wurde. Pierre Brunner.

Ethnographie.

Henri A. Jaccard, Lausanne.

Le mot « ethnographie » a longtemps évoqué un assemblage hétéroclite de choses étranges, plus ou moins effrayantes d'aspect, semblables à celles que l'écrivain Anatole France décrit dans « Pierre Nozière »: trophées d'armes sauvages, pirogues avec leurs pagaies, flèches de silex, tomahawks, etc. Aussi la visite d'un musée ethnographique n'avait-elle le plus souvent qu'un succès de pure curiosité.

Faut-il vraiment n'y trouver que cela, et tous ces matériaux, rassemblés par les explorateurs, les colons, les missionnaires n'auraient-ils d'autre résultat que de provoquer le sourire ou la moquerie?

A ces questions M. Jean Babelon répond dans une étude consacrée au Musée du Trocadéro, et qui a paru dans la « Revue de Paris ».

M. Babelon observe que le renouveau d'intérêt qui s'attache à l'ethnographie est un des signes caractéristiques de notre temps. Devant les produits des cultures diverses qu'on nous met sous les yeux, il n'y a rien de ridicule. Au contraire, tout s'explique et se démontre, et il faut admettre qu'un lien réel nous rattache, nous autres, tels que nous sommes, à ces mamamouchis, à leurs rites religieux ou sociaux, à leurs danses, à leurs parures. Depuis la guerre nous assistons à la résurrection des nationalités, et les nationalismes les plus ardents ont une complaisance passionnée pour les ancêtres, non pas ceux d'une histoire plus ou moins récente, mais pour ceux d'une nuit barbare. « Nous voilà donc, dit M. Babelon, de plain-pied avec les sauvages ».

En fait on s'est mis un peu partout à scruter « les origines des origines ». Un public de plus en plus nombreux, dans les capitales, vient s'instruire au contact des industries, des superstitions, des tabous des primitifs, ceux que l'on appelle « les peuples de la nature ». Nous n'avons plus d'ironie pour les *totems*, mais nous avouons haute-

ment les nôtres. Jadis il y avait « un fossé scrupuleusement entretenu entre les sauvages et l'homme de société d'une nation dite civilisée: ce fossé est maintenant non moins scrupuleusement comblé ».

Que nous enseigne le musée ethnographique? C'est, répond M. Babelon, de prime abord, le culte de « l'objet ». D'abord dans l'absolu. « L'objet, forme devenue concrète, avec sa rondeur dense, ou ses angles aigus, sa dureté et sa mollesse, sa ligne fuyante ou son hérissément agressif, le bariolage exaspéré ou la couleur unie et fondante » du même objet. Ces bracelets d'un ivoire jauni évoquent le goût inné de la parure aussi ancien que l'humanité; ces tissus aux couleurs merveilleuses, indélébiles, ce sont les Indiens de la Terre de Feu qui ont su les créer. Ce sont des « objets » aussi précieux aux yeux de l'ethnologue que tel produit de l'art le plus raffiné des civilisations antiques.

La seconde expérience, en ethnographie, consiste à étudier la genèse de l'« objet », sa création matérielle. L'observateur recherche la trace de l'outil. Quels procédés a-t-il fallu inventer pour atteindre le but cherché, soit dans la confection de l'objet, soit dans sa décoration, son ornementation. Ici intervient souvent l'emploi de matériaux, d'outils, copie de modèles étrangers. Telle statuette de bronze représentant un chef de tribu du Cameroun révèle une facture tout européenne. Ces bracelets, ces cuillers d'Indiens de Sitka sont fabriqués avec des pièces d'argent américaines travaillées au marteau et gravées de totems. « C'est, dit M. Babelon, tout le génie humain attaché à surpasser la matière, à tirer du monde plus qu'il ne contient, qui développe ici ses dons incroyables ».

Si l'on franchit encore un degré, on entre dans le domaine infini de la magie. Au premier stade, magie de la fabrication elle-même. Il semble que l'homme primitif ait déjà conscience de son extraordinaire pouvoir et que « d'un bond facile il s'élance au-dessus des données immédiates de ses sens ». Tout ouvrier est un mage ou, du moins, un apprenti sorcier. Son travail ne se conçoit pas sans rites et sans incantations. « Le moindre objet reçoit donc un don, en même temps que l'outil et la main lui octroient une forme ».

Il s'ensuit que l'emploi d'un ustensile, arme de guerre, instrument de chasse, arc, flèche, appareil à cuire les aliments, à confectionner une parure, est une œuvre difficile et complexe, car il faut joindre à l'exercice d'une activité manuelle, d'une technique, « l'expédient spirituel qui permettra de soumettre la nature, les animaux, les plantes, les minéraux, à des fins qui les dépassent ».

Ainsi l'on parvient au seuil de l'histoire des religions et de la « démonologie », car il s'agit, pour l'artisan primitif, d'associer à son labeur les puissances bienfaisantes et d'écarter les esprits diaboliques.

A ces pratiques se joignent encore les *rites* qui s'attachent au corps de l'homme, les tatouages, les mutilations, les vêtements, en rapport avec les événements: mariage, deuil, cérémonies religieuses,

etc., et ici l'on rejoint les sociétés dites civilisées, et leur étiquette qui paraît de pure convenance, mais qui se rapporte à des traditions millénaires.

« Tel est, en résumé, dit M. Babelon, le contenu de l'ethnographie et l'ensemble des horizons qu'elle ouvre à nos yeux ». Les objets rassemblés patiemment dans les musées sont donc avant tout des témoins, « l'expression durable et visible d'une mentalité ». Chacun d'eux atteste un usage, une façon de penser. Il est à remarquer de plus que chez les primitifs « la magie est à la base de toutes les relations sociales; ses interdictions et ses commandements régissent toutes les aventures de la vie ».

A l'ethnographie on a pu rattacher ce qu'on a appelé, plus près de nous dans le temps ou dans l'espace, les *arts populaires* ou les *arts paysans* : objets de tout genre que sculptait par exemple, durant les longs hivers, le moujik bloqué par la neige dans son isba, peintures rustiques, parures, bijoux et même jouets. M. le professeur Wilczek, de Lausanne, a consacré, vers 1921, toute une étude aux jouets archaïques représentant des animaux domestiques et taillés dans le bois par des bergers valaisans. Ses collections sont aujourd'hui déposées à notre musée ethnographique, dont malheureusement peu de personnes connaissent l'existence. Car il n'est pas nécessaire, pour comprendre l'évolution de l'ethnographie, d'aller à l'étranger visiter les célèbres collections de Hambourg, Cologne, Leipzig, Berlin, Londres, ou celles du Trocadéro. Bien qu'il paraisse impossible de rivaliser dans ce domaine avec les puissances coloniales, la Suisse s'honore de posséder, à Bâle, à Zurich, à Berne, à Neuchâtel, des musées d'ethnographie qu'ont enrichis de nombreux voyageurs, explorateurs de renom, missionnaires, etc., répandus sur tout le globe, tous les compatriotes qui n'ont pas oublié en exil leur petite patrie.

Moins privilégiée, la ville de *Lausanne* n'a pas bénéficié de la munificence de quelque généreux mécène pour installer ses collections dans un cadre digne d'elles. Sinon par le nombre ou la quantité, les « objets » qui les composent n'en méritent pas moins l'intérêt. Et pour ne citer que quelques exemples choisis dans nos séries de l'Extrême Orient, voici des cloisonnés japonais aux émaux polychromes d'un goût parfait et d'une facture achevée. Quelques ivoires révèlent cette mentalité de l'Oriental hanté par la crainte des esprits malfaisants: une sorte de chimère grimaçante fait pendant à un singe habillé étreignant une grenouille. Un troisième bijou nous représente un bonze en costume de cérémonie portant sur la tête une sorte de tiare énorme. Un moine itinérant ou mendiant s'est servi de ce « sistre » aux anneaux tintinabulants pour s'annoncer ou faire fuir les esprits malins, très curieux comme on le sait. Une jupe de satin brodée au plumetis, d'un travail exquis, est ornée de fleurs, d'insectes ou de papillons, ravissante de fantaisie. La garde d'un sabre est une œuvre d'art unique en son genre. Chacun de ces sabres courts a sa poignée de laque d'un dessin différent. Nous voici loin de l'article en série comme le Japon s'est mis à en produire. Bien antérieurement à son évolution, ce pays nous offre trois lances, dont l'une au manche laqué fait penser à ces nobles samourais disparus. Parmi les bibelots, voyez encore ce bonze accroupi, finement travaillé.

La Chine est représentée en première ligne par deux meubles laqués d'un travail magnifique: une table de jeu avec tiroirs et pieds sculptés. Le plateau, mobile dans son centre, porte d'un côté un paysage, de l'autre un échiquier dont les carrés sont

de nacre. L'autre meuble se compose de trois parties, table, petite armoire à tiroirs et coffret à ouvrage. Un plat de faïence figure un combat entre des guerriers aux mines farouches, armés de lances et de boucliers. Citons enfin deux fourreaux de sabre en ivoire sculpté, témoins d'une ère de civilisation et révélateurs d'un état d'esprit qui contrastent avec notre époque de nivellement et d'uniformité.

Nous arrêterons ici notre énumération, nous réservant de signaler dans un article subséquent les « objets » remarquables d'autres continents, et dont le musée ethnographique vaudois conserve modestement les trésors.

Geographische Gesellschaft Bern.

Flug nach Hinterindien.

Vor überfülltem Hörsaal sprach am 15. November 1935 *Prof. Dr. Arnold Heim*, Zürich, in einem ungemein fesselnden Reisebericht über seine Flugreise nach Hinterindien und Siam. Drei Fluggesellschaften besorgen heute regelmässige Flüge nach Südostasien: eine englische, eine holländische und eine französische. Die beiden Schweizerforscher Dr. Hans Hirschi (Bern) und Prof. Dr. Arnold Heim (Zürich) wählten für ihre 6 ½ tägige Reise nach Bangkok die holländische. Sie stiegen in Marseille ein nächstigten in Rom, Athen, Heliopolis (Kairo), Bagdad, Jadhpur und Kalkutta. Die Flugzeuge haben eine Stundengeschwindigkeit von 180 km, die neuen Douglas-Maschinen freilich mit ihren 3 Mann Besatzung fliegen die Strecke in 4 Tagen und erreichen 290 km pro Stunde. Der ermüdenste und längste, aber für den Geologen auch der fesselndste Flugtag ist der fünfte. Er brachte mit zwei kurzen Rasten die beiden Reisenden von früh morgens in 2—3000 m Höhe an die Südküste der iranischen Ketten, dann dem persischen Meerbusen entlang über Abuscher, Bender Abas und der Strasse von Ormus, an die Küste des Golfes von Oman; von da nach der Hafenstadt Karatschi (unweit der Indusmündung) und nachts noch bis Jodhpur jenseits der Wüste Tharr. Ueber 3000 km in einem Tag! Arnold Heim ist Meister im photographieren. Die Bilder, die er von den vegetationslosen iranischen Faltenketten, der buchtenreichen Strasse von Ormus, der Wüstenküste vom Golf von Oman, von den uralten, eingeebneten Faltenzügen der Arvallketten, schliesslich vom tschungelreichen Gangesdelta mit seinen vielen Flussarmen zeigte, sind auch für den Geographen wahre Kleinode. Bangkok wird erreicht, indem das Flugzeug die jungen burmanischen Ketten und den Iravadi quert und von Rangun den Saluen und das Oberstück der Halbinsel Malakka überfliegt. Von Bangkok fuhren die Reisenden per Bahn bis Chiengmai, später ging es im Auto, dann zu Fuss in das interessante nordwestliche Grenzgebiet von Siam, in die Schanstaaten. Siam, wo die Forscher 5 Monate weilten, ist so gross wie Frankreich, hat aber nur 10—12 Millionen Einwohner, unter denen im Norden die Laos, im Süden die Tai, zusammen etwa 7 ½ Millionen ausmachen. Das Klima ist ein Monsunklima. Der Winter ist trocken, etwa Mitte Mai setzt die Regenzeit ein, nachdem die Schattentemperatur 40—44° C erreicht hat. Im Gebirge treffen wir in den unteren Regionen tropischen Urwald, mit massenhaft Farren und Orchideen, als Epiphyten auf den grossstämmigen Bäumen. Unter diesen spielt das Teakholz als Nutzholz eine besondere Rolle. Die grossen Baumstrünke werden mit Hilfe von Elephanten fortgeschafft. In höheren Teilen stellt sich im Gebirge ein Föhrenwald ein, die Gebirgsgipfel sind mit Buschwerk bedeckt. Die Flussebene des Menam ist die grosse Spenderin des Reises und zeigt flussaufwärts Stufenbau. Siam führt jährlich 1 Million Tonnen Reis aus, ferner Baumwolle und Zinn. Im Urwald herrscht ein reges Tierleben; besonders der Gibbon, dessen Gesang der Vortragende vortrefflich wiedergab, belebt die Baumkronen. Unter den Vögeln fallen Papageien, Krähen, Häher und das wilde Huhn und der Hahn auf, der kräht wie ein gezähmter. Die Aasgeier besorgen die Arbeit der Sanitätspolizei. An Schmetterlingen brachte Dr. Hirschi einige hundert Arten mit. Siam ist das Land der Elefanten. 4000 dieser wertvollen Tiere dienen heute als Schwerarbeiter